Les Légendes épiques du Danemark (VIIIe - Xe siècles) et les origines de la chanson de geste

Jacques Chocheyras
Université Stendhal, Grenoble III

Dans une lettre écrite en 797, le moine anglo-saxon Alcuin, à la tête de l'école du palais d'Aix-la-Chapelle et abbé de St-Martin de Tours, met en garde un évêque de son pays contre le fait d'écouter les joueurs de harpe et les poèmes des païens:

> Quand les clercs prennent leur repas, écrit-il, que l'on lise la parole de Dieu. Il convient, dans de telles occasions, d'écouter un lecteur, non un harpiste, les sermons des pères de l'Eglise, non les poèmes de païens. Qu'a à faire Ingeld avec le Christ? (*Quid Hinieldus cum Christo*?) Et il ajoute: "On devrait entendre dans vos maisons la voix des lecteurs, non celles d'hommes qui divertissent le peuple dans la rue." (Cité dans Garmonsway *et al.* 242)

Ce témoignage est très intéressant, parce qu'il montre que là où existait une forte tradition épique, chez les Anglo-Saxons venus du continent et établis sur la côte, on récitait, avec accompagnement de la harpe, même dans des repas d'hommes d'Eglise (à plus forte raison donc dans des assemblées de laïcs) des poèmes dont le type est donné ici comme celui consacré au héros Ingeld. Mais qui est ce personnage si bien connu d'Alcuin?

Le mariage d'Ingeld, le héros nommé par Alcuin, est un épisode (vers 2024-69) de *Beowulf*, le grand poème épique anglo-saxon (après 730). Il s'agit là du récit, fait par un tiers, d'une bagarre qui éclate à la cour du roi du Danemark Hrothgar, à propos d'une épée prise à un ennemi sur le champ de bataille. Alcuin était bien placé pour connaître le *Beowulf*, puisqu'il venait d'York où il avait dirigé l'école cathédrale, qu'il écrivait à l'évêque de Lindisfarne (Northumberland), et que la seule copie subsistant de ce poème provient précisément d'un manuscrit de Lindisfarne.

Nos informations les plus anciennes concernant lés légendes danoises des temps anciens proviennent ainsi de la poésie héroïque

- le jeune âge des deux héritiers présomptifs du trone;

- la jalousie de l'autre neveu, un audacieux prétendant;

- la transmission de l'épée comme symbole du pouvoir;

- une querelle entre le roi et son neveu (avec, comme variante, un beau-père et son beau-fils);

- le nom du héros, dont l'élément *Hroth*-, commun à un grand nombre de noms propres, correspond à peu près au latin *laus*: il contient une idée d'honneur, de réputation, de glorieuse mémoire et de leur célébration en poésie.

Si nous quittons maintenant la parenté, nous voyons apparaître un personnage de premier plan, le sénéchal, dont le nom est Unferth. Cela se passe au cours d'un banquet célébrant une victoire (*Beowulf*, vv. 1163-68):

> Alors s'avança la reine, portant un cercle d'or, et elle se dirigea vers l'endroit où étaient assis les deux héros, oncle et neveu— et il y avait encore entre eux la paix, et chacun était loyal envers l'autre. Il y avait aussi là Unferth, le sénéchal, assis aux pieds du seigneur des Scyldings; tous avaient confiance en sa hardiesse, sûrs de son grand courage, bien qu'au jeu de l'épée, il n'ait montré aucune compassion pour sa parenté.

Outre la présentation de ce personnage nouveau—et important du point de vue psychologique et dramatique--est une nouvelle fois affirmée la concorde qui règne entre le roi et son neveu, mais dans le même contexte dramatique qui nous laisse prévoir que cette bonne entente aura un jour une fin. Il y a là sans aucun doute une allusion à une histoire connue des auditeurs, suivant une habitude constante des poèmes héroïques.

La reine prend ensuite la parole et ses propos, qui ont pour objet la sauvegarde de l'avenir de ses enfants, expriment sa confiance envers Hrothulf, sans doute pour mieux s'assurer de son soutien. Les caractéristiques des principaux personnages liés àl'action sont ainsi nettement dessinées: le grand âge du roi Hrothgar; par contraste la force juvénile et le tempérament guerrier de Hrothulf; la faiblesse des deux

jeunes héritiers du trône (1168-92). En fait, nous savons, gráce à des allusions que par une “tragique ironie,”[1] cette union harmonieuse sera brisée, qu’une trahison sera commise (1019) et que Hrothulf, oublieux de ses obligations envers son oncle, agira mal envers ses cousins, c’est-à-dire, très probablement, usurpera le trône.

Un personnage doit nous intéresser plus particulièrement, c’est celui du sénéchal assis aux pieds de son souverain, position symbolique à la fois de sa proximité du pouvoir et de l’infériorité de sa situation. Son nom correspond à la forme danoise *Unfrith* c’est-à-dire le contraire de la paix (cf. allemand *Friede*). Il est ainsi désigné comme un fauteur de troubles. Le poème en parle ainsi :

> Unferth parla ainsi, dévoilant ses secrètes pensées pour soulever une querelle. La quête de Beowulf, le hardi coureur des mers, lui causait grand déplaisir, car il ne supportait pas de bon coeur qu’un autre homme sur terre eût jamais accompli sous le ciel de plus glorieuses actions que lui-même. (499-506)

Cette jalousie et ce goût des querelles doit nécessairement l’amener à entrer en conflit avec Hrothulf lui-même comme c’est le cas ici pour Beowulf. Pourtant, un peu plus loin (1465) il est dépeint sous des couleurs plus favorables. Le héros Beowulf est en train de revêtir sa tenue de combat:

> Entre tous les services qu’on lui rendit et dont il avait besoin en cette occasion, le moindre ne fut pas le prêt que lui fit Unferth—une épée dont le nom était Hrunting. Elle était sans pareille parmi les trésors anciens [*suit la description de l’épée*]. Vraiment, Unferth, qui s’y connaissait en valeur, n’avait plus à l’esprit ce qu’il avait dit plus tôt sous l’emprise de la boisson, maintenant il prêtait son arme à un meilleur combattant que lui-même. Il n’osait pas risquer sa propre vie sous le tumulte des vagues et laissait échapper ainsi gloire et réputation.

En fin de compte, Unferth représente le personnage typique de la poésie héroïque des peuples germaniques, à savoir le perfide conseiller du vieux roi, qui intrigue contre le jeune héros, mais avec ici une complexité de caractère qui en fait un personnage plus humain.

Cela, c'est le premier stade de la poésie épique danoise, celui que nous ne pouvons atteindre qu'à travers les poèmes épiques des Anglo-Saxons, lesquels ont des traditions épiques communes en partie avec celles des Danois, par leur suite de leur proximité originelle.

Le second stade est celui qui s'étend du VIIIe au Xe ou XIe siècle, que nous pouvons reconstituer grâce à des fragments qui en subsistent, des citations dans les sagas (récits "historiques," en prose) scandinaves, et surtout grâce à l'adaptation qu'en fera au XIIe siècle l'écrivain danois appelé Saxo Grammaticus (1150-1206 ou 1216) dans ses *Gesta Danorum* (qu'on pourrait traduire par "la Geste des Danois").

Le plus important de ces poèmes s'appelle le *Biarkamal*, du nom de son héros Biarki. Nous y retrouverons l'histoire de Hrolf à une étape ultérieure.

Aucun autre poème n'a été autant en faveur auprès des peuples scandinaves. Nous savons que le scalde (l'équivalent du barde des pays celtiques) du roi de Norvège Olaf II le Saint l'entonna avant la bataille de Stiklastad, où le roi devait trouver la mort, le 29 juillet 1030 (Olrik 169). En particulier, le chant de louange de Biarki et de son compagnon Hialti à l'adresse de leur souverain, dans leur dernier rude combat a valu à celui-ci une célébrité durable. Son personnage deviendra un modèle pour les rois danois des temps historiques.

Le *Biarkamal* est aussi la plus ancienne source proprement scandinave et pour ainsi dire la clé qui permet d'accéder à la genèse de la poésie héroïque danoise dans son ensemble. La chanson ne se contente pas de décrire la lutte ultime pour le château de Leire; les dialogues contiennent de nombreuses allusions à des événements antérieurs. D'après elles, nous pouvons donc glaner un certain nombre de renseignements concernant l'histoire de Hrolf, en particulier son épisode final: Hrolf est attaqué à Leire pendant la nuit par son cousin (*comes*, *praefectus* dans les sources danoises) Hiarvarth, lequel est soutenu par une armée suédoise; après une résistance farouche, Hrolf et ses hommes finissent par succomber; au cours de la bataille, le château est complètement détruit par un incendie.

Biarki, un des guerriers de Hrolf, a épousé la soeur de celui-ci. Quant à Hiarvarth, il a trahi son souverain pour obéir au désir de son ambitieuse épouse (nous retrouvons là le thème de *Macbeth*). Les guerriers de Hrolf continuent à se battre après la mort de leur seigneur,

jusqu'à celle du dernier d'entre eux. Le château est, semble-t-il, incendié par ses propres défenseurs. Leurs épées ont toutes un nom. A la fin, Othin (Odin, le dieu de la guerre chez les peuples germaniques) chevauche à travers le champ de bataille afin d'emmener avec lui les morts (dans le Walhalla).

Le poème dans son ensemble (35 strophes, chacune de 8 vers de 5 syllabes) a été reconstitué au début de ce siècle par l'érudit danois Axel Olrik, et ensuite traduit en anglais moderne archaïsant avec la collaboration du savant danois.

Si on se demande quel est le sujet du *Biarkamal*, il faut répondre que c'est une ballade sur la chute de Hrolf. Les personnages qui vivent et agissent sous nos yeux sont ses guerriers. Du début à la fin, ce sont eux qui occupent le devant de la scène. Le poète nous décrit la bataille dans tous ses détails. Nous voyons la troupe prendre les armes, nous assistons à la première rencontre avec l'armée des Goths (du Gotaland, province méridionale de la Suède, à l'est du Danemark) et au premier combat aux portes du château. Même après la chute de Hrolf, ses guerriers serrent les rangs pour un dernier combat désespéré, jusqu'à ce que, avec un mépris farouche de la mort, ils se jettent sur leurs ennemis, les deux mains crispées sur la garde de leurs épées, en rejetant leur bouclier sur leur dos. Ce dernier carré est finalement dispersé et, chacun combattant pour son propre compte, les barons succombent un à un aux hordes de leurs ennemis.

Sur cette toile de fond se détache la figure de Biarki. C'est le guerrier idéal, et pourtant il conserve sa personnalité. Nous avons devant nous un caractère dans toute sa dimension et toute sa force, et un front sur lequel une épée peut se briser, un héros qui a été à l'épreuve des combats les plus durs et qui trouve la mort qu'il souhaitait, c'est-à-dire aux côtés de Hrolf.

Ainsi Biarki, avec toute sa force, est-il caractérisé par comparaison avec le sublime Hrolf. En outre la tradition lui donne pour femme Hrut, la blonde soeur du roi. Enfin Biarki est ennobli par la dévotion envers son maître, qui spiritualise sa mort.

La capacité du poète d'individualiser le type de combattant représenté par Biarki se retrouve aussi dans les personnages qui lui sont étoitement associés. L'un d'entre eux est Hialti, plein de vivacité et de gaieté juvéniles, qui, même en face de la mort, sait encourager les autres ou s'en moquer. Il représente le jeune guerrier typique et son entrain fait

ressortir d'autant mieux le sérieux de Biarki. Pour Axel Olrik, "les deux héros font penser aux paladins Roland et Olivier et à leur dernier combat dans le val de Roncevaux tel qu'il est décrit dans la Chanson de Roland" (141-42). A cette réserve près, ajouterai-je, que les caractéristiques des deux héros sont différentes.

Une vieille tradition semble conservée dans le nom de l'épée Hoeking, qui vole en éclats en frappant le front de Biarki (strophe 23). Elle tire son nom de celui d'un guerrier danois célèbre dans la lutte contre les Frisons. Le nom de l'épée de Biari est ici Snyrtir. Mais dans d'autres poèmes, elle s'appelle Laufi et plus tard Skófnung.

La représentation du dieu Othin (Odin) venant chercher les morts pour les emmener dans le Walhalla est à noter parce qu'elle diffère de tout ce qui est dit à ce sujet dans le reste de la poésie scandinave. Selon Olrik, on pourrait être tenté de l'expliquer par une influence du christianisme (p. 155). Mais, ajoute-t-il aussitôt, ce serait priver la scène de sa force sans la rendre pour autant plus naturelle.

La conception du monde de l'auteur du *Biarkamal* en effet n'est pas basée sur sa croyance en Othin. Pour lui, ce qu'il y a de plus noble dans la vie ne dépend pas du pouvoir de quelque divinité que ce soit, mais bien plutôt d'une fin définie par l'action humaine, d'un devoir. Et cette fin est la loyauté du serviteur envers son maître. Elle est de suivre son seigneur non seulement jusqu'à la mort, mais dans la mort.

Le succès de ce poème (qui date de la première moitié ou du début du Xe siècle) ne se démentit pas dans la poésie scandinave jusqu'à la bataille de Stiklastad au moins, nous l'avons vu, en 1030. Peu de poèmes en effet convenaient si bien à un chant de guerre.

♦♦♦♦

Le *Biarkamal* est en fait un "chant d'exhortation" (*exhortationum series* selon Saxo Grammaticus). Le poème consiste en trois longues parties lyriques d'égale longueur, séparées l'une de l'autre par des péripéties non décrites. Cette structure représentée aussi dans la poésie anglo-saxonne, appartient à une période antérieure à l'émigration des Angles et des Saxons hors du continent vers l'Angleterre, ou contemporaine de celle-ci, époque où la poésie des Angles et celle des Danois étaient proches. C'est pourquoi nous en retrouvons des échos dans *Beowulf*.

Nous pouvons retracer ainsi le développement de ce genre de poésie en vers de 5 syllabes:

1. le poème dialogué (*mal*) comme moyen encore fruste pour décrire la vie des guerriers du roi et des héros: avant 900; en somme, une suite de chants alternés.

2. la même structure, avec une maîtrise plus grande de la forme dramatique: le *Biarkamal*; sorte de jeu dramatique.

3. la description à l'intérieur du cadre dramatique: vers 950. Après, le vers de 5 syllabes cède la place à celui de 4.

Plus proche du premier stade que du troisième, le *Biarkamal* peut se situer peu après 900.

Par la suite, l'histoire de Hrolf continue de s'enrichir. Son père, Halga en anglo-saxon, Helgi en danois, avait, sans le savoir, épousé sa propre fille, Yrsa, et Hrolf était le fruit de ces amours incestueuses. Ce père, nous l'avons dit, mourut alors que Hrolf était encore en bas âge, d'où, pour Hrolf, l'appellation de "fils d'Yrsa", suivant la coutume nordique d'un fils élevé par sa mère seule.

Cela est significatif car, d'une manière générale, dans les légendes, seule la vie des plus grands héros comporte ce motif, qu'ils soient grecs, irlandais, bretons ou scandinaves. De même, Roland, le plus brillant champion de la cour de Charlemagne, fils de la propre soeur de celui-ci, était, selon certaines traditions, ne d'une relation incestueuse entre sa mère et l'empereur.[2] Dans toutes ces légendes, l'enfant né d'un inceste devient un magnifique héros, le plus grand de sa race, c'est-à-dire aussi de la poésie nationale de son peuple. Mais en contre-partie, sa race s'éteint avec lui. D'où, par récurrence, le raisonnement inverse: le héros le plus grand et le dernier de sa race est probablement aussi le fruit d'un inceste.

D'autre part, la figure de Hrolf subit une profonde transformation au cours des âges. Dans la plus ancienne tradition, on nous dit ses exploits guerriers contre les ennemis du royaume. Dans le *Biarkamal*, il prend le visage idéal du roi généreux et ses exploits guerriers ne sont plus mentionnés. Plus tard, dans la tradition scandinave des récits en prose, c'est la force morale qui deviendra son principal attribut.

Parmi les textes qui nous ont conservé cette oeuvre, il y a, nous l'avons dit, des fragments poétiques cités dans une saga islandaise composée par le grand écrivain Snorri Sturlason. Parmi ceux-ci une strophe et demie présente une tradition propre à l'Islande. C'est pourtant le trait de l'histoire qui dans la conscience des peuples scandinaves est associé le plus étroitement au nom de Hrolf, à savoir le cercle de douze guerriers d'élite qui l'entoure. Partout ailleurs, il est question de fidèles, mais jamais d'une petite troupe d'élite. Saxo Grammaticus lui-même n'utilise que les expressions de *proceres, regis amici, socii, satellites*.

La liste des 12 *bersekir* (hommes portant des peaux d'ours, *bearskins*, en anglais) doit s'être introduite dans la légende entre 1066 et 1200,[3] car dans un poème épique composé en 1066 et où l'on trouve mention d'un grand nombre de héros, les guerriers de Hrolf qui y sont mentionnés sont encore seulement Hialti et Biarki.

L'histoire de Biarki, elle, semble originaire de Norvège et se serait ensuite amalgamée à celle de Hrolf pour former un cycle poétique réutilisé dans les sagas, norvégiennees ou islandaises, par la suite.

♦♦♦♦

On aura noté, au passage, les analogies entre l'histoire de Hrolf et celle de Roland. La question qui se pose est donc la suivante: une influence de la première sur la deuxième a-t-elle été possible, autrement dit par quelle voie aurait-elle pu s'opérer?

Le plus ancien manuscrit de la *Chanson de Roland*, celui d'Oxford, est écrit en dialecte anglo-normand et est signé du nom normand de Turold. A la même époque,[4] dans son *De gestis regum Angliae* (1125), Guillaume de Malmesbury, moine bénédictin anglo-normand, écrit, en racontant les préliminaires de la bataille de Hastings *Tunc, cantilena Rolandi inchoata, ut martium viri exemplum pugnaturos accenderet . . ., proelium consertum*. Un chant d'exhortation, donc, dans la plus pure tradition de la poésie héroïque danoise. Enfin, plus d'une fois, l'auteur de la *Chanson de Roland* fait référence au monastère, bénédictin et normand, du Mont-Saint-Michel. Tout cela nous invite à nous tourner du côté de la Normandie. Or, quel a été le pays d'origine le mieux représenté dans le peuplement de cette province à la suite des invasions normandes? Le grand spécialiste de l'histoire de la Normandie, Lucien Musset, répond:

> [Aujourd'hui] l'origine des immigrants commence à apparaître nettement; majorité danoise dans toute la

> Normandie . . . plus quelques apports norvégiens minoritaires. . . . Surtout . . . une proportion notable des Danois du Bessin (et sans doute aussi du Cotentin) ne sont arrivés en Normandie qu'après un premier essai d'établissement, non satisfaisant, dans les îles Britanniques. . . . Cela ne veut pas dire que le groupe humain arrivé aux environs de 911 sur la Basse-Seine soit lui-même parfaitement homogène: on a de solides raisons de croire que la bande de Rollon comportait des Norvégiens (dont probablement Rollon lui-même) et des Anglo-Danois, à côté d'une majorité danoise.

Du point de vue de la répartition des différentes langues sur ce territoire, un texte affirme que vers 940 on parlait plus couramment danois à Bayeux qu'à Rouen. Et Lucien Musset conclut: "Ce qui est certain, c'est que ce même Xe siècle . . . a vu débuter une densification appréciable du peuplement".

Quant au monastère du Mont-Saint-Michel, dès son origine, en 708, l'évêque d'Avranches, Aubert, y avait installé une communauté de douze clercs. Dès 927, le fils de Rollon, Guillaume Longue-Epée, le gratifie de nombreuses donations, pour y contrebalancer, semble-t-il, l'influence bretonne. Le successeur de Guillaume Longue-Epée, Richard Ier, fait, en 966, venir de l'abbaye de Fontenelle (devenue plus tard Saint-Wandrille) douze bénédictins et leur abbé pour y remplacer les premiers religieux. L'église abbatiale fut édifiée principalement au XIe siècle, sous l'abbatiat de Ranulphe de Bayeux.

Et Roland, dans tout cela? Avant de devenir la Normandie, cette province était une partie de la Neustrie franque, et le nom de Roland est "essentiellement franc et alémanique" (Aebischer 899). Et le premier Roland historique est un *Hrodlandus* évêque de Rouen de 713 à 720 (Lejeune 386). Quant au *Hruodlandus Britannici limitis praefectus* il apparaît dans les manuscrits de la *Vita Karoli Magni* d'Eginhard vers l'an mil (Aebischer 864 n. 1). Or, un peu plus tard, entre 1015 et 1020 ou 1025, nous rencontrons un curieux texte sous la plume du premier historien des ducs de Normandie, Dudon de St-Quentin. Il raconte en effet une bataille qui aurait eu lieu, vers 885, entre les Francs et les Normands au confluent de l'Eure et de la Seine. Le combat est précédé d'une ambassade des Francs vers Rollon, le chef de l'armée normande. L'ambassadeur, un Normand passé au service du roi de France, accepte sa mission à contre-coeur et, au retour de celle-ci, déconseille aux Francs

le combat. Mais le porte-étendard de l'armée franque, qui s'appelle Roland (*Rotlandus*), met en doute la loyauté du messager et provoque la bataille. "Il se jette dans les rangs ennemis avec l'avant-garde, et il commence d'abord par les disloquer. Mais il est entouré et mis à mort avec les siens. A cette vue, l'armée franque est mise en déroute" (Lejeune 394). La conclusion de Rita Lejeune, qui a attiré l'attention sur ce passage, c'est que l'historien a "normandisé" une légende connue à son époque dans la France du Nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son continuateur Guillame de Jumièges l'a reprise à son compte cinquante ans plus tard, vers 1072, et que nous savons que Turold connaissait l'oeuvre de son compatriote et contemporain abbé de la célèbre abbaye normande de Jumièges (Hanak 457).

Un dernier point: il y a un Danois dans la *Chanson de Roland*, c'est Ogier. Le savant allemand Ph.-A. Becker dans une étude à son sujet, a été le premier à considérer le rôle du Danemark des Vikings dans la genèse des chansons de geste françaises (Hanak 446 et n. 2). Par la suite, il faut remonter jusqu'à 1971 pour voir affirmer que "le texte d'Oxford est une chronique authentique, même si elle est quelque peu en désordre, de faits et de légendes reflétant la conscience collective de l'aire culturelle du nord et du nord-est de l'Europe" (Hanak 434).

Contentons-nous de constater qu'il existait côte à côte en Normandie des traditions épiques danoises et une légende franque— sans préjudice d'autres traditions. Il est tentant de penser que des motifs épiques empruntés à la tradition nordique ont pu venir se greffer sur un schéma dramatique d'origine franque. Résumons-les.

Le personnage de Hrolf jeune, par rapport au vieux roi Hroar, préfigure celui de Roland en face de Charlemagne, tandis que les figures de son cousin jaloux Hiarvarth et du sénéchal Unferth, une fois réunies, composent par avance un portrait assez proche de celui de Ganelon, parâtre de Roland qui trahit par vengeance. Plus tard, Hrolf devenu vieux représenterait assez bien Charlemagne, tandis que Biarki et Hialti, nous l'avons vu, semblent des préfigurations d'Olivier et Roland sans qu'on puisse dire que l'un est sage et l'autre preux. Il n'est pas jusqu'à la femme de Biarki elle-même, Hrut, la soeur du roi, qui ne fasse penser à la belle Aude, fiancée de Roland et soeur d'Olivier. Certes, l'esprit de la ballade héroîque danoise est profondément différent de celui de la chanson française. Il n'en reste pas moins que l'on y trouve une série de motifs, voire de schémas romanesques qui, agencés d'une autre manière, donnent des systèmes très proches de ceux qui feront la beauté de la *Chanson de Roland*. Rappelons enfin, pour mémoire, le rôle que joue

Durandal comme compagne de Roland à la fin de la *Chanson*, et la place que tiennent les épées dans le *Biarkamal*: elles ont toutes des noms, une histoire. Quant à Othin venant recueillir les morts sur le champ de bataille pour les emmener dans le lieu de séjour éternel des guerriers valeureux, l'histoire de la christianisation nous a appris depuis longtemps qu'il était très facile et très fréquent de christianiser des motifs folkloriques ou mythologiques païens pour les faire entrer dans l'orthodoxie chrétienne. Nous aboutirions ainsi sans heurt â l'âme de Roland emportée en Paradis par Gabriel et saint Michel *du Péril de la Mer*, dont le monastère, pour la première fois peut-être dans la tradition, nous offre le spectacle de douze commensaux. Tout cela entre le VIIIe et le Xe siècle, c'est-à-dire précisément au cours de la période du grand silence des textes épiques romans et latins, mais celle où s'est élaborée lentement la matière qui devait trouver son épanouissement dans la *Chanson de Roland*.

Comme le dit Eleanor Searle:

> Depuis l'époque d'Alcuin (et sans doute longtemps avant) jusqu'au manuscrit de *Beowulf* (juste au moment où Dudon écrivait son histoire des Normands), l'histoire d'Ingeld maintint hommes et femmes dans le drame, émouvant rappel des tensions morales qui continuaient à constituer la réalité de leur monde— les tensions et les conflits de loyauté dont dépend la "paix dans l'inimitié" ["peace in the feud"]. (Searle 124)[5]

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Legendes danoises:

Garmonsway, G.N., Jacqueline Simpson and Hilda Ellis Davis. *Beowulf and its Analogues.* Londres: Dent, 1980.

Olrik, Axel. *The Heroic Legends of Denmark.* Scandinavian Monographs 4. Trad. Lee M. Hollander. Londres: Oxford U P, 1919.

Histoire de Normandie:

Bates, David. *Normandy Before 1066*. Londres, 1983.

Bély, Lucien. *Le Mont Saint-Michel, monastère et citadelle*, Ouest-France, 1978.

Boutet, Pierre. "Dudon de St-Quentin et Virgile: *L'Enéide* au service de la cause normande," *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*. Cahiers des Annales de Normandie 23. Caen: Musée de Normandie, 1990. 215-237.

Faurous, Marie. *Recueil des actes des ducs de Normandie (911-1066)*. Mémoires de la Société 36. Caen: Société des Antiquaires de Normandie, 1961.

Migne, Jacques Paul, ed. *Patrologie Latine*, 141: 639-640 ("Roland" dans l'épisode rapporté par Dudon de St-Quentin).

Musset, Lucien. "Essai sur le peuplement de la Normandie," *Les Mondes Normands, VIIIe-XIIe siècles*, Actes du IIe Congrès International d'Archéologie Médiévale (Caen, 2-4 octobre 1987). Ed. Henri Galinie. Caen: Société d'Archéologie Médiévale, 1989. 97-102.

Searle, Eleanor. "Fact and Pattern in Heroic History: Dudo of St-Quentin," *Viator* 15 (1984): 119-37.

Roland:

Aebischer, Paul. “Roland, mythe ou personnage historique?” *Revue Belge de Philologie et d’Histoire* 43 (1965): 849-902.

Becker, Ph.-A. “Ogier von Danemark.” *Zeitschrift für französiche Sprache und Literatur* 54 (1940): 76-88.

Hanak, Miroslav. “Sven Forkbeard, Bjoern Ironside and the city of Iomsborg in the *Chanson de Roland*.” *Romania* 92 (1971): 433-58.

Lejeune, Rita. “La naissance de couple littéraire Roland et Olivier.” *Mélanges Henri Grégoire.* Annuaire de l’Institut de Philologie et d’Histoire orientales et slaves 10 (1950): 371-402.

Louis, René. “De Livier à Olivier”, *Mélanges Delbouille II*, Gembloux, 1964. 447-76.

Van Emden, W.G. “Rolandiana et Oliveriana. Faits et hypothèses.” *Romania* 92 (1971): 507-32.

NOTES

[1]Sarrazin, *Englische Studien* 23: 230.

[2]Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1867; réimpr. Genève: Slatkine, 1974) 378, 433.

[3]Donc après la conquête de l'Angleterre.

[4]Après peut-être Raoul de Caen dans ses *Gesta Tancredi* (entre 1112 et 1118).

[5]Au moment où cet article était achevé, nous avons pu prendre connaissance de celui de Philippe Walter dans la revue *Iris* (n_ 11) du Centre de Recherche sur l'Imaginaire de l'Université Stendhal de Grenoble, sous le titre: "La Bible médiévale: un imaginaire de recours (l'exemple du *Roland* d'Oxford)", 77-107. Or, par des voies très différentes, ses conclusions rejoignent les nôtres: "Les Celtes, les Vikings ou les Slaves possédaient une religion ou une mythologie propres. Or, ces dieux, ces fêtes et ces rites ne sont pas morts avec l'arrivée du christianisme. Ils ont survécu beaucoup plus longtemps qu'on ne le pense habituellement et ont trouvé refuge dans des structures d'accueil inattendues: la chanson de geste ou l'hagiographie." (87). Et il conclut: "En fait, seul un comparatisme attentif est en mesure de renouveler aujourd'hui les questions que

---

l'on pose à l'épopée romane; il permettra sans doute d'entrevoir des réponses inédites et fécondes à des questions jusqu'alors insolubles voire insoupçonnées."